

TEMPLON

II

KEHINDE WILEY

TÉLÉRAMA, 26 septembre 2023

Le Quai Branly célèbre Kehinde Wiley et ses portraits de chefs d'État africains : une expo qui interpelle

Le peintre afro-américain n'a cessé de replacer les Noirs au cœur de l'histoire de l'art. Devenu célèbre grâce à son portrait officiel de Barack Obama, il poursuit son travail sur la question du pouvoir. Et qu'importe si certains de ses modèles sont des dictateurs ?



Nana Akufo-Addo, président du Ghana depuis 2017, par Kehinde Wiley. Photo Tanguy Beurdeley / Courtesy of Galerie Templon

Le président du Rwanda Paul Kagame, l'air sombre, presque martial, sur fond de ciel d'orage et de tentures écarlates. Ou le dirigeant du Ghana, Nana Akufo-Addo, drapé dans une chatoyante étoffe royale, trônant sur un fauteuil à dossier doré. Il y a là onze portraits jusqu'ici tenus secrets, que le musée du Quai Branly dévoile dans le cadre d'une exposition énigmatiquement titrée *Dédale du pouvoir*. Leur point commun ? Tous représentent des chefs d'État africains, la plupart en exercice, peints en majesté par un artiste star : l'Afro-Américain Kehinde Wiley.

En 2018, à 46 ans, l'artiste accédait à une notoriété internationale grâce au portrait officiel du premier président noir des États-Unis, Barack Obama. Ce tableau, il en avait rêvé. D'où ce projet, mené dix ans durant auprès d'autres présidents noirs, comme pour s'y préparer. Son premier modèle ? L'Ivoirien Alassane Ouattara, campé en 2016 dans de sombres nuages, main sur le pommeau d'une épée de cour, les gratte-ciel d'Abidjan en arrière-plan.

Des toiles monumentales

« Le sens du mystère est le moteur de tout projet, confie le portraitiste, arrivé en rock star pour une interview minutée. Il fallait maintenir le suspense, éviter un jugement trop rapide : l'exposition ne porte pas sur une personnalité en particulier, mais sur le pouvoir au sens large. Je voulais donc que tout soit exposé en même temps. » D'où une communication verrouillée autour de l'exposition, et des toiles restées ultra confidentielles. Une semaine avant qu'elles soient présentées au public, personne ne les avait encore jamais vues. Ni les modèles, ni le galeriste Daniel Templon qui représente l'artiste afro-américain à Paris, ni l'institution qui les accueille.



L'artiste peintre Kehinde Wiley. Photo Kehinde Wiley Studio

Kehinde Wiley avait formalisé son concept en 2019, avec l'aval du Quai Branly : une mise en scène labyrinthique dévoilant des toiles monumentales, métaphore de l'exercice du pouvoir et de ses écueils. Si le musée parisien assure avoir eu connaissance de la liste des présidents choisis, celle-ci est néanmoins restée secrète. Et nul ne semblait s'inquiéter de cette mystérieuse exposition, de l'absence totale d'images des tableaux pour communiquer sur l'événement. Pas plus que d'accrocher le portrait triomphateur d'autocrates représentés tels des monarques façon Titien ou Velázquez sur les murs du plus africain des musées parisiens.



Je mets le langage pictural de la domination – hier utilisé par les Français et les Britanniques pour contrôler les corps noirs et les pays noirs – au service des chefs d'État africains.

Le peintre Kehinde Wiley

« Le Quai Branly est un musée où tout est politique mais où l'on ne parle jamais de politique », y déclare-t-on à mots couverts. Défense fragile quand s'y affichent finalement en majesté d'authentiques potentats comme le Congolais Denis Sassou-Nguesso, au pouvoir depuis plus d'un quart de siècle. Ou le Togolais Faure Gnassingbé, réélu à quatre reprises dans des conditions contestées après avoir succédé à son père. « La tentation est grande de dire : "Kehinde Wiley peint des dictateurs !" », s'exclame l'intéressé. Placer ces gens dans un tel décor, beau et sophistiqué, leur donne plus de pouvoir. C'est exactement ce que j'essaie de faire. Et parce que cela vous emmerde, je le fais. Je mets le langage pictural de la domination – hier utilisé par les Français et les Britanniques pour contrôler les corps noirs et les pays noirs – au service des chefs d'État africains. »

Du côté du musée, on cantonne le projet à son aspect artistique, « qui vise à décentrer le regard : la mission même du Quai Branly, se défause la commissaire de l'exposition Sarah Ligner. *Ces portraits ne font sens qu'en série : un dédale d'œuvres soulevant la question du pouvoir.* » D'où un guide de visite pesé dans ses moindres mots, qui désarmorce finement les questions qui fâchent. D'abord sur le choix des protagonistes. Parmi les cinquante-quatre dirigeants africains figurent le Sénégalais Macky Sall ou l'Éthiopienne Sahle-Work Zewde. Un assemblage en apparence disparate de dirigeants dont les pays ont été parmi les premiers à obtenir l'indépendance, et pas foncièrement « anti-France ». Le puzzle a en réalité été composé à partir d'un même répertoire, celui du galeriste Daniel Templon : « *Pendant huit ans, j'ai passé des appels, envoyé des lettres. Aucun dignitaire n'a refusé.* »



Macky Sall, président du Sénégal depuis 2012, par Kehinde Wiley. Photo Tanguy Beurdeley / Courtesy of Galerie Templon

Si le casting est resté secret, il a été aisé à déduire. Depuis sa toute première image Instagram, en 2013 à la Maison-Blanche, Kehinde Wiley étale sur les réseaux sociaux sa fréquentation des puissants. En janvier 2016, il sert tout sourire la main d'Alpha Condé, onze années à la tête de la Guinée, jusqu'en 2021. Au printemps 2023, il était invité au banquet organisé aux États-Unis en l'honneur du président du Ghana. Une fascination pour le pouvoir politique, qui le lui rend bien. La moitié des dirigeants aurait accepté sa proposition après la réalisation du portrait d'Obama. Une carte de visite ô combien prestigieuse pour celui dont les toiles chamarrées se monnaient au bas mot 750 000 dollars, exceptionnelle revanche sur une enfance désargentée, à Los Angeles, désormais entrée dans la légende : une mère seule, vivant d'une friperie, avec six enfants à charge ; un père reparti au Nigeria avant sa naissance ; son talent de peintre lui permettant de sortir du ghetto.

Cette histoire qu'il rejoue inlassablement dans ses œuvres ? Il en a fait sa marque de fabrique. Ses tableaux, qui reprennent les codes des chefs-d'œuvre de la peinture classique, sont peuplés de fiers corps noirs, en survêtements siglés. De quoi replacer les siens au cœur d'une histoire de l'art qui ne leur avait jusqu'alors laissé que la place de servant ou de courtisane. *« J'arrête mes modèles dans la rue et l'instant d'après, ils se retrouvent accrochés aux murs des plus grands musées du monde. Ma marque, mon nom, ma réputation sont liés à cette authenticité. »*

“ ”

Ses détracteurs dénoncent une expansion globale de New York à Pékin, avec des assistants pour peindre ses arrière-plans.

« Depuis ses premiers tableaux représentant des anonymes en majesté sur des fonds luxueusement travaillés, la question du portrait d'apparat n'a cessé de traverser son œuvre. Il la pousse ici jusqu'au bout », poursuit Sarah Ligner. Mais avec quel impact pour ces peintures hyperréalistes, qui débordent de l'espace esthétique pour s'aventurer dans le champ du politique ? « Les chefs d'État présents dans cette exposition auront nécessairement un écho plus important que les absents, souligne avec enthousiasme l'historien sénégalais Mamadou Diouf, professeur à l'université Columbia, à New York. *Peintre, activiste, Kehinde Wiley affiche l'Afrique aux États-Unis, en Europe, comme en Afrique ou en Asie.* »



Olusegun Obasanjo, président du Nigéria de 1976 à 1979 au sein du gouvernement militaire fédéral, puis élu président de la République de 1999 à 2007, par Kehinde Wiley. Photo Tanguy Beurdeley / Courtesy of Galerie Templon

Plus qu'un nom, Kehinde Wiley est devenu une entreprise. Qui a ses fans comme ses détracteurs. Eux critiquent une expansion globale réalisée dans quatre ateliers de New York à Pékin, avec des assistants pour peindre ses arrière-plans à la foisonnante prolifération florale. Sans compter sa boutique en ligne, vendant ballon de basket à son blason (275 dollars) ou set de six assiettes en porcelaine (675 dollars, épuisé), « *conçu à New York, aux États-Unis. Fabriqué de manière responsable en Chine* ». Le tout en réactualisant finalement les vieux modèles de l'atelier d'artiste et du peintre de cour, tel un Rubens (1577-1640) contemporain. « *Il ne cache pas se concentrer sur les personnages, en peintre de la peau noire, dont il montre magnifiquement la diversité, ses nuances roses, rouges, orangées* », reconnaît-on à la galerie Templon. « *Quand on fait poser quelqu'un, il obéit*, souligne Daniel Templon. *On devient roi.* » Au risque de tourner en rond dans le dédale qu'il a lui-même mis sur pied, Kehinde Wiley, le temps d'une séance de pose, a en tout cas rendu dociles une dizaine de chefs d'État.